

COLLECTION DU DOMAINE PUBLIC

AMARILLIS

ROTROU

Pastorale — 1653

RÉPLIQUE · TEXTE INTÉGRAL LIBRE & GRATUIT

NOTE D'ÉDITION & DOMAINE PUBLIC

*Cette œuvre dramatique appartient au **Domaine Public** universel. Libre de droits patrimoniaux, elle peut être lue, montée sur scène, imprimée et partagée en toute liberté.*

À propos de cette édition

Conçue pour le travail du comédien et la pratique du plateau, cette édition privilégie la lisibilité et l'aisance de mémorisation :

- **Confort de lecture** : Justification courte au fer à gauche pour alléger l'effort visuel et sécuriser le retour du regard.
- **Distinction immédiate** : Répliques en **Cormorant Garamond** et didascalies en **Inter**, évitant toute confusion à voix haute.
- **Repérage scénique** : Numérotation discrète toutes les 5 lignes et marges aérées de 20 mm pour les annotations de jeu.

L'application Réplique

Cette édition vous est offerte par **Réplique**, l'outil d'apprentissage des textes créé pour les comédiens et les metteurs en scène.

L'application vous accompagne dans l'apprentissage de vos rôles grâce à un parcours progressif (textes à trous, masquage par initiale, récitation au micro) et un **mode Italienne** qui vous donne la réplique au bon tempo, secondé par un souffleur discret en cas d'hésitation.

Répétez vos textes et retrouvez nos éditions sur

www.replique.pro

SOMMAIRE

 Cliquez sur un acte pour y accéder directement

ACTE I	5
ACTE II	25
ACTE III	47
ACTE IV	63
ACTE V	83

ACTE I

SCÈNE PREMIÈRE

Lisimène, Bélise.

LISIMÈNE

Je commence à vous voir, et vous n'avez qu'à peine
Visité ce grand bois et cette riche plaine,
Vous arrivez, ma nièce, en cet heureux séjour,
Et vous osez déjà me parler du retour ?

BÉLISE

Je confesse qu'ici sans haine et sans ennui
On goûte les plaisirs les plus purs de la vie,
La cabane me plaît bien plus que nos maisons ;
Les villes à mes yeux ne sont que des prisons,
Le hais des Courtisans une foule insolente,
Ici tout m'entretient, tout me rit, tout m'enchanté,
Et de quelque côté que je tourne mes pas
J'y rencontre toujours quelques nouveaux appas.
Ce lieu comme Lyon est rempli de délices.

5

10

LISIMÈNE

La Cour n'a rien de plus que des soins et des vices,

Celle de Gondebaud où brûlent tant d'amants
Ne saurait égaler nos divertissements.

15

BÉLISE

Mais partout la discorde a suscité la guerre.

LISIMÈNE

Le Ciel va redonner la Paix à cette Terre ;
Mais quand on en viendrait à cette extrémité,
Dans les Palais d'Issoire on est en sûreté,
Nous en sommes voisins, et pouvons dans une heure
Choisir une retraite en leur belle demeure ;
Veuillez donc demeurer en ce lieu désormais,
Contemplez tous nos biens, et les goûtez en paix ;
Mille jeunes beautés parent cette contrée,
On n'y voit rien d'égal, Philis, Diane, Astrée,
Amarillis sa soeur, et mille autres encor
Font dans ce doux climat revoir le siècle d'or.
On y voit des Bergers, on y voit des Bergères,
De qui les qualités ne sont pas ordinaires,
Entre eux un jeune Amant ne vous déplaira pas,
Il a beaucoup d'esprit, de grâces et d'appas :
Et si vous n'enviez l'honneur de sa maîtresse
Il est bien mal aisé qu'un autre objet vous blesse,
Pourquoi rougisseriez-vous ?

20

25

30

35

BÉLISE

Ce défaut indécent
Paraît sans mon aveu sur ce front innocent ;
Je rougis, quoi qu'on die, et quoi qu'on me propose,
Sans en pouvoir moi-même imaginer la cause.

LISIMÈNE

Vous la savez, pourtant ; c'est que jusqu'à ce jour,
On ne vous a parlé ni d'Amant, ni d'Amour ;
Vous ignorez ces noms, et dans cette innocence,
Le discours que j'en fais vous trouble, et vous offense.

40

BÉLISE (*bas*)

Que n'est-il vrai Tyrène ?

LISIMÈNE

Haussez un peu la voix.

45

BÉLISE

Je dis qu'il fait beau voir l'épaisseur de ce bois,
Et ces oiseaux divers dont la douce musique,
Régourirait l'esprit le plus mélancolique.

LISIMÈNE

Ô Dieux qu'elle est adroite ! Il est vrai que leurs chants
Rendent Lion jaloux de la beauté des champs.
Aussi mille Amoureux, en cette solitude
Viennent perdre leurs soins, et leur inquiétude :
Ces lieux ont chaque jour de nouveaux habitants,
Ils y viennent fâchés, et s'y trouvent contents.
Les coeurs sont enchantés de l'air qu'on y respire,
Chacun y fait l'Amour, peu de monde y soupire.
Ce Dieu de tous ses traits y choisit les meilleurs,
Il est Roi parmi nous, il est Tyran ailleurs.
Mais entre les Amants, qui viennent sur ces rives,
Aux doux chants des oiseaux, joindre leurs voix plaintives,

50

55

60

Tyrène, un Cavalier de qui les qualités
Ont du Ciel et du sort les efforts limités?

BÉLISE

Comment le nommez-vous ?

LISIMÈNE

Tyrène.

BÉLISE

Ah le perfide !

65

LISIMÈNE

Toujours triste et pensif, et toujours l'oeil humide,
Rend tous les coeurs atteints d'amour, et de pitié,
Si le Ciel les a faits capables d'amitié.
La plus grande froideur, cède à son éloquence,
Et contre ses écrits une âme est sans défense :
J'en lirai quelques-uns, écoutez.

70

BÉLISE

Ô malheur !

LISIMÈNE

Son visage à ces mots a changé de couleur.

BÉLISE

On m'a pris mes papiers.

LISIMÈNE

Je suis comme à la géhenne.

75

BÉLISE

Ô Dieux !

(Lettre.)

LISIMÈNE

Écoutez donc comme il conte sa peine.

A-t-il bien exprimé la douleur qui le presse ?

Et sait-il bien toucher le coeur d'une maîtresse ?

BÉLISE

Si bien, que ce perfide est le seul qui lui plaît,

Et qu'elle l'aime encor, tout volage qu'il est,

Tous les jours ses écrits lui font verser des larmes,

Et l'ingrat porte ailleurs son amour, et ses charmes.

80

LISIMÈNE

Vous savez donc son nom ?

BÉLISE

Vous le savez aussi ;

Je n'ai pas le dessein de cacher mon souci.

Je vous dois confesser le mal qui me possède ;

Je sais qu'il faut parler pour trouver du remède.

Et c'est l'intention de mon coeur désolé ;

Je ne me taisais pas, mes yeux vous ont parlé.

Mon mal a sur mon front écrit sa violence,

85

90

Et l'on ne peut qu'à tort condamner mon silence.
 Il est vrai que Tyrène a mon coeur enflammé ;
 J'aime, je le confesse, hé qui n'a pas aimé !
 Alors que je voyais mes compagnes atteintes, 95
 Je blâmais leurs soupirs, et j'accusais leurs plaintes,
 Mais j'ignorais le mal qui m'était destiné,
 J'autorise à présent ce que j'ai condamné.
 Je crois qu'on me doit plaindre, et que sans injustice,
 La plus froide ne peut accuser mon caprice. 100
 Dieux ! combien je perdrais, en perdant ces écrits,
 Qui vous les a donnés ? et qui me les a pris ?

LISIMÈNE

Moi-même en vos habits, quand vous fûtes couchée,
 Et c'est où j'ai connu, qu'amour vous a touchée.
 Certes je fais état de votre élection, 105
 On ne peut condamner votre inclination.
 Tyrène est d'un esprit, et d'une humeur aimable,
 Et sa condition à la vôtre est sortable.
 Il mérite beaucoup : mais en peu de discours,
 Conte-moi de vos feux l'origine, et le cours? 110

BÉLISE

Durant mes plus beaux jours, en sortant de l'enfance,
 Dans l'âge de la joie, et de l'indifférence ;
 Le sage Armagedon qui me donna le jour,
 Sous le saint nom d'hymen, fit naître mon amour :
 Et jusques à ce temps j'avais toujours blâmée 115
 La violente ardeur dont je suis enflammée ;
 Alors que dans un jour à mon repos fatal,
 Chez mon oncle à Lyon, je vis Tyrène au bal.
 J'étais si jeune encor qu'on ne me parlait guère :
 Je lui plus toutefois, sans penser à lui plaire. 120

Quelques traits de mes yeux lancés innocemment,
 À la première vue en firent mon Amant,
 Il me jura d'abord une immortelle flamme,
 Et me voulut donner l'Empire de son âme,
 J'étais tout son espoir et son plus cher souci, 125
 Mais si je le vainquis, il voulut vaincre aussi,
 Et donnant de ses feux une preuve bien claire,
 Il fit de notre hymen entretenir mon Père,
 Pour gagner ce vieillard il ne lui manquait rien,
 Il avait le mérite, et l'esprit et le bien ; 130
 Ce dernier suffisait pour le pouvoir surprendre,
 Quiconque est riche, enfin partout peut être gendre,
 De ce Siècle pervers c'est le plus riche don,
 Par là Tyrène sut gagner Armagedon.
 Mon Père m'ordonna de souffrir sa visite, 135
 Il l'aimait pour son bien, et moi pour son mérite,
 Et son profond respect sut si bien m'émouvoir
 Que je prenais plaisir à suivre mon devoir.
 Ensuite une querelle à mes vœux importune,
 Vint traverser le cours de ma bonne fortune. 140
 Tyrène en un combat fit périr Dorilas.

LISIMÈNE

Qui brûlait comme lui de vos jeunes appas ?

BÉLISE

C'est ainsi qu'on le dit.

LISIMÈNE

Après cette querelle
 Il fallut s'absenter. 145

BÉLISE

Depuis cet infidèle
Ne se souvenant plus de ses feux ni de moi,
Après un peu d'absence a violé sa foi,
Je voudrais imiter ce volage Tyrène.
Mais comme notre sexe aime avec plus de peine,
Il se dégage aussi plus difficilement,
Et ne peut sans rougir courir au changement.

150

LISIMÈNE

Le voici.

BÉLISE

Cachons-nous de peur qu'il ne nous voie.

LISIMÈNE

Je sonderai tandis sa tristesse, ou sa joie.

155

SCÈNE II

Tyrène, Lisimène, Bélise.

(Stances.)

LISIMÈNE

Oyez comme il se plaint ;
On connaît à sa voix que son coeur est atteint.

TYRÈNE

Doux ennui toutefois, et bienheureuse haine ?
Si je touche à la fin le coeur de l'inhumaine.
La peine et les efforts de l'acquisition,
Sont un doux souvenir en la possession.
Mais qui me vient parler ?

160

LISIMÈNE

Bannis cette tristesse ;
Et donne un peu de trêve au tourment qui te presse.
Tout succède à tes vœux.

165

TYRÈNE

Ô Dieux ! qu'ai-je entendu ?

LISIMÈNE

Et l'on veut t'accorder le bonheur qui t'est dû.

TYRÈNE

Épargnez mes ennuis, aimable Lisimène,
Avez-vous vu l'objet qui fait naître ma peine ?

LISIMÈNE

Oui, et j'ai vu plus encor.

170

TYRÈNE

Et quoi ?

LISIMÈNE

Certains écrits
Qu'elle tenait bien chers, et qui m'ont tout appris.
Ô le charmant esprit que celui de Tyrène !
Il pourrait triompher de l'âme la plus vaine,
Et que cette beauté montre de jugement
Dans le choix qu'elle a fait d'un si parfait Amant.

175

TYRÈNE

Voulez-vous que j'espère, et cette âme inhumaine
Me défend seulement de parler de ma peine ?
L'insensible causant ce qui me fait mourir,
A peur de le savoir, de peur de le guérir.

180

LISIMÈNE

Tyrène, une maîtresse est d'humeur plus discrète,
Que de pouvoir si tôt avouer sa défaite ;
La tienne se déclare, et ne me crois jamais,
Si ton coeur n'est l'objet de ses plus doux souhaits ;
Me remercieras-tu, si de ma propre bouche
Tu sais dans un moment que ton amour la touche ?

185

TYRÈNE

Je vous adorerais.

(lui montrant Bélise)

LISIMÈNE *(lui montrant Bélise)*

Adore ses appas,
La voici ; que fais-tu ? tu ne l'abordes pas ?

190

Quelle humeur a si tôt ton âme refroidie ?

SCÈNE III

Bélise, Tyrène, Lisimène.

BÉLISE

Traître, que tu sais mal cacher ta perfidie !
Es-tu sans artifice ? et puis-je avoir surpris
L'excellence, et l'honneur, des plus rares esprits ?
Au moins qu'un ris forcé te change le visage, 195
Témoigne du plaisir, et bénis mon voyage.
Dis que tu souhaitais ce bonheur sans pareil ;
Approche, appelle-moi ta Reine et ton Soleil.
Quoi, tu ne peux forcer cette inutile honte ?
Et ta voix quelquefois se donne à si bon compte, 200
Tu trouvais à Lyon des traits si délicats,
Et tu m'as si bien su prouver ce qui n'est pas.

TYRÈNE

Ô Dieux ! Je vois Bélise.

BÉLISE

Il va conter merveille,
Et sa fidélité n'aura point de pareille. 205

TYRÈNE

Quoi Bélise, est-ce vous que je trouve en ces lieux ?
Et dois-je croire ici mon oreille et mes yeux.

BÉLISE

Je suis toujours la même, et ne suis point changeante,
Il n'en est point ainsi de ton âme inconstante ;
Tu n'es plus ce Tyrène autrefois si charmant, 210
En toi tout est changé jusqu'à l'habillement,
Tu n'as rien conservé de ce qui me sut plaire,
Tu n'es plus qu'un Berger digne d'une Bergère.

TYRÈNE

Les Bergers de ces lieux sont d'illustres Héros
Qui dans un sain asile ont cherché du repos, 215
Mais ne m'accuse point d'être à tort infidèle,
Puisque tu la causas, tu sais bien ma querelle,
Dorilas étant mort, sans longtemps consulter
Pour venir en ces lieux il fallut s'absenter,
Tandis que mes parents s'employant pour ma grâce, 220
Par je ne sais quel sort, m'en allant à la chasse,
Je vis Amarillis, dont l'éclat me ravit,
Elle me fit changer de maîtresse et d'habit.
J'accorde, que je quitte un bien incomparable,
Pour semer sur du vent, et bâtir sur du sable, 225
Je recevais chez vous des traitements meilleurs ;
Mais un secret destin porte mes vœux ailleurs.

BÉLISE

Dis qu'un secret destin porte ailleurs ta folie.

TYRÈNE

Bélise est toujours gaie, et sans mélancolie.

BÉLISE

Non, non, crois qu'en riant je dis la vérité, 230
Hé qui ne rirait pas de ta légèreté ?
Quelle plaisante humeur agite ainsi ton âme ?
On pourrait l'excuser dans l'esprit d'une femme,
Puisque selon l'erreur de votre jugement,
Elle est de son instinct sujette au changement. 235
Mais que ces Esprits forts, ces miroirs de constance,
Fassent au moindre vent si peu de résistance,
Que leur fidélité manque aux premiers effets,
C'est un sujet d'en rire ou l'on n'en eut jamais.

TYRÈNE

Si tu considérais combien l'absence est forte, 240
On ne te verrait pas discourir de la sorte.
Ta présence aurait pu divertir ce malheur :
Car qui voit le Soleil, sent toujours la chaleur.

BÉLISE

Il est vrai ta constance est digne qu'on t'adore !
Traître, j'étais absente, et je t'aimais encore, 245
J'avais les mêmes feux, et le même souci :
J'ai vécu sans te voir, et sans changer aussi.
Sans te voir ! je m'abuse, et ma triste pensée
M'a toujours de Tyrène une image tracée :
Je t'ai vu tous les jours, je t'ai parlé cent fois. 250

TYRÈNE

Il ne m'en souvient point.

BÉLISE

Mais sans yeux et sans voix,
Je n'étais pour mon mal que trop ingénieuse,
Ma mémoire est trop bonne, et trop officieuse.

TYRÈNE

Et moi je ne saurais me vanter de ce point, 255
J'ai bien tôt oublié ce que je ne vois point.
Excuse en ce malheur ma mémoire inféconde,
Ou que de ce défaut la Nature réponde.
Mais voici ma Bergère, admire sa beauté,
Et ne condamne plus mon infidélité. 260

BÉLISE

Va, barbare à mes yeux, lui conter ton martyre,
Obtiens de cet objet ce que ton coeur désire ;
J'y consens infidèle, adore ses appas.

TYRÈNE

Tu profiterais peu de n'y consentir pas.

BÉLISE

Cachons-nous pour l'ouïr. 265

SCÈNE IV

Tyrène, Amarillis.

TYRÈNE

Adorable merveille,
En beauté sans seconde, en rigueur sans pareille,
Quand voulez-vous tarir la source de mes pleurs ?
Quand sera votre esprit sensible à mes douleurs ?
Ces rochers orgueilleux en des ruisseaux se fondent, 270
Ils entendent mes cris, leurs échos me répondent,
Et quand j'ai demandé si mon mal inouï
Finirait quelque jour, elles m'ont dit oui.
Vous conservez pourtant votre rigueur extrême,
Et je n'ose espérer que vous parliez de même. 275

AMARILLIS

Où peut être ma soeur ?

TYRÈNE

J'implore du secours,
Aimable Amarillis entendez mes discours.

AMARILLIS

L'avez-vous vue ici ?

TYRÈNE

Vous me fermez l'oreille, 280
Pour ne pas avouer mon ardeur sans pareille.

AMARILLIS

Où la puis-je trouver ?

TYRÈNE

Dieux que de cruauté !
Je parle de mon mal, inhumaine beauté.

AMARILLIS

Je la cherche partout.

285

TYRÈNE

Cruelle, oyez ma plainte,
Donnez un mot au mal dont mon âme est atteinte.

AMARILLIS

Dieux que ces importuns me dérobent de temps,
Je les fais tous souffrir, ils sont tous mécontents.
Ce n'est que de mon coeur que leurs plaisirs dépendent,
Je n'en possède qu'un, et tous me le demandent.
Qui le doit obtenir ? qui seront les jaloux ?
Nul de vous ne l'aura, pour vous accorder tous.

290

TYRÈNE

Comparez nos tourments, considérez nos peines,
S'ils ont versé des pleurs, j'en verse des fontaines,
S'ils sentent quelque ardeur, je me sens consumer,
Ils aiment froidement, et je sais seul aimer.

295

AMARILLIS

Tous en disent de même.

TYRÈNE

Et seul je le dois dire,
Si la plainte est plus juste, où la fortune est pire, 300
Tyrène sait mourir, s'ils savent endurer,
Son inclination ne se peut comparer.
Pour vous j'ai violé l'amitié la plus sainte
Dont jamais ici-bas une âme fut atteinte,
Il n'était rien d'égal à mes contentements, 305
Je causais de l'ennui aux plus heureux Amants.
Je pouvais loin de vous défier la fortune,
J'obligeais trop Bélise, et je vous importune ;
Tous mes vœux l'honoraient, et vous les refusez,
Je les voyais chéris, je les vois méprisés. 310

AMARILLIS

Adieu, je hais l'amour d'un esprit infidèle,
Et je ne prétends rien au bien de cette Belle.
Reportez-lui ce coeur que vous me présentez ;
Vous me pourriez quitter comme vous la quittez.

SCÈNE V

Bélise, Tyrène.

BÉLISE

Ô qu'il est satisfait et qu'il profite au change, 315
Soi-même il se punit, et m'offensant me venge,

Tyrène, qui méprise est enfin méprisé.

TYRÈNE

Je n'attendais pas mieux que d'être refusé.
 Ah ! je jure le Ciel, que s'il m'était possible,
 Je me dégagerais de cette âme insensible. 320
 Que ce coeur brûlerait de ses feux anciens,
 Que je m'enchaînerais de mes premiers liens,

BÉLISE

Oui, si la chaîne aussi t'était encor offerte ;
 Et si je désirais de recouvrer ma perte.
 Mais ce soin me travaille assez légèrement, 325
 Un bien que chacun fuit se conserve aisément ;
 J'ai vu le peu d'état qu'on fait de ton service,
 Et je ne crains pas fort qu'aucune te ravisse.
 J'éprouve qu'il est vrai que l'Amour n'a point d'yeux,
 Je réputais jadis mon destin glorieux, 330
 Quand ton affection s'offrait à ma mémoire,
 Je croyais tout Lyon envieux de ma gloire.
 Que Tyrène écrivît, que Tyrène parlât,
 Je ne croyais jamais qu'un autre l'égalât.
 Opinion bien fausse, et que je n'ai plus eue, 335
 Depuis que la raison m'a dessillé la vue.
 Je n'estime plus tant les charmes de ta voix,
 Je m'étonne bien plus de l'erreur où j'étais.
 Mon âme s'est rendue à de faibles atteintes,
 Tu galantises mal, et tu fais mal des plaintes. 340
 Ne figurant pas mieux ta peine et ton souci,
 Amarillis fait bien de te traiter ainsi.
 Tu lui parlais de pleurs pour exprimer ta peine,
 Mais cet abaissement est honteux à Tyrène.

TYRÈNE

Épargne un malheureux, et quelque qualité 345
Dont jadis son esprit ait le mien enchanté.
Crois que tu pourrais peu sur cette âme inhumaine,
Qu'en mon lieu tu serais en une même peine.
Elle n'estime rien que ses propres appas,
Vénus sous mes habits ne la toucherait pas. 350
On ne peut rien gagner sur cette âme insensible.

BÉLISE

Et si je lui plaisais ?

TYRÈNE

Tu ferais l'impossible.

BÉLISE

Si tu veux en avoir les divertissements
Tu n'as qu'à m'envoyer un de tes vêtements. 355

TYRÈNE

Je t'en fais présent d'un dont l'étoffe éclatante
Doit être avantageux à ta beauté charmante,
Sa broderie est riche, et jette des éclats
Qui pourront rehausser celui de tes appas.

BÉLISE

Tu riras de la feinte, et je suis assez vaine 360
Pour espérer l'honneur de fléchir l'inhumaine
Sous le nom de ton frère, et sous celui d'amant
Je percerai son coeur plus dur qu'un diamant.

Je n'arrivai qu'hier, et n'étant pas connue,
Il m'est aisé de feindre, et de tromper sa vue.

365

TYRÈNE

Ce divertissement ne peut être que doux,
De voir Cléonte Amant, et Tyrène jaloux.
Mais après cet effet, que je trouve admirable,
Tu ne me seras plus qu'un objet adorable ;
De tes vœux dépendra tout mon contentement,
Et je mépriserai l'Amante pour l'Amant.

370

BÉLISE

Je ne t'oblige à rien, et fais cette entreprise,
Sans dessein que ton cœur me rende sa franchise.
Ne dis point qui je suis aux beautés de ce lieu,
Et m'envoie un habit.

375

TYRÈNE

Dans un moment.

BÉLISE

Adieu.

ACTE II

SCÈNE PREMIÈRE

Trois Satyres.

PREMIER SATYRE

As-tu vu dans ce fond ces deux belles bergères ?

DEUXIÈME SATYRE

Trop pour leur intérêt, fussent-elles légères,
Plus que les jeunes Daims qu'en courant j'atterrai,
Avant qu'il soit longtemps je les attraperai.

380

TROISIÈME SATYRE

Pour se mieux délasser, au bord d'une fontaine,
De se laver les pieds elles prenaient la peine ;
Et lorsque librement, et sans penser à nous,
Elles se retroussaient jusque sur les genoux,
Je voyais une cuisse aussi blanche, aussi ronde
Que jamais la Nature en forma dans le monde.
Ô quels friands morceaux pour les Princes des bois !
Ô qu'ils sont délicats ! j'en lèche encor mes doigts.

385

PREMIER SATYRE

De l'endroit où j'étais, j'ai vu d'autres merveilles. 390
Ah ! ah ! pour m'écouter vous dressez les oreilles.
J'ai vu, j'ai vu, j'ai vu par le reflet de l'eau,
Si je ne suis trompé, quelque chose de beau.

TROISIÈME SATYRE

À t'entendre parler tu n'en as vu que l'ombre,
Moi j'ai vu tout à nu des Beautés en grand nombre. 395
Qu'elles avaient d'appas ! mais c'était de la chair
À qui pas un de nous n'aurait osé toucher.

PREMIER SATYRE

Je me doute de qui.

TROISIÈME SATYRE

Des Nymphes de Diane
Que je voyais baigner, monté sur un platane. 400
Ah ! depuis Actéon le profane mortel
J'oserais bien jurer qu'on n'a rien vu de tel.
C'était dans un ruisseau, dont l'eau tranquille et claire,
À ces jeunes beautés sert d'hôtesse ordinaire.
Là je voyais à nu montrer de si beaux corps, 405
Que me dût-on changer en un cerf de dix cors
Et les chiens de ma peau, se dussent-ils repaître,
J'irais les voir encor, s'ils y devaient paraître.

PREMIER SATYRE

Compagnon si la troupe alors t'eut aperçu,
De nouveaux cornichons ton front serait bossu. 410

Ah ! que de coups de poing ! ah ! que de coups de gaules
Auraient bien aplani le poil de tes épaules.

TROISIÈME SATYRE

L'une qui sur le bord marchait comme à tâtons,
Laissant ses vêtements montrait ses beaux tétons,
Et touchant de son pied cette onde cristalline,
Faisait voir au grand jour une jambe poupine,
Une cuisse bien faite, un ventre potelé.
Pour qui notre Dieu Pan lui-même aurait brûlé,
Je dis comme un tison fait d'une vieille souche.

415

DEUXIÈME SATYRE

Tu me fais enrager, l'eau m'en vient à la bouche.

420

TROISIÈME SATYRE

L'autre qui sur le ventre en grenouille nageait
Retirait ses deux bras, et puis les allongeait,
Et parfois soufflant l'eau d'une bouche vermeille,
Folâtrait d'une grâce à nulle autre pareille,
Et dans ses beaux cheveux attiraient les zéphyrs,
Et faisait soulever mille amoureux soupirs.

425

PREMIER SATYRE

Cette peinture est belle, et je te prie achève.

TROISIÈME SATYRE

Une autre toute nue était dessus la grève,
Mais assise en posture à te faire pitié,
Car elle se tirait une épine du pied,
Une jambe assez haut sur sa cuisse croisée,

430

Et qui.

PREMIER SATYRE

Ah ! je t'entends ; était bien disposée.

TROISIÈME SATYRE

Une autre s'allant seoir sur un prochain gazon
S'essuyait en tous lieux, comme c'est la raison.
Ah ! qu'elle avait d'appas ! ah ! que de belles choses,
Tout son corps n'était fait que de lys et de roses.
Un certain vermillon, dont l'éclat était doux,
Colorait tendrement sa fesse et ses genoux.

435

PREMIER SATYRE

Ouf, arrête-toi là, n'en dis pas davantage,
Tu me ferais crever d'une amoureuse rage.
Ah ! que n'étais-je là, je l'eusse prise au corps,
Eussé-je dû souffrir un million de morts.
Dans le plus fort du bois je vous l'aurais fourrée,
Comme un Renard qui prend une poule égarée
J'aurais eu le plaisir de contenter mon feu.

440

445

TROISIÈME SATYRE

C'est le fils de Luxure ; ou du moins son Neveu.

PREMIER SATYRE

Pour les plaisirs d'amour, il est insatiable.

TROISIÈME SATYRE

Pour être si petit, il est ribaud en Diable.

DEUXIÈME SATYRE

Pour vous, honnêtes gens, à vous regarder 450
Quelqu'un vous donnerait une fille à garder ;
On a qu'à remarquer vos mines et vos gestes,
On vous prendra tous deux pour bouquins fort modestes.

TROISIÈME SATYRE

Mais il faut revenir enfin à nos moutons,
Ces filles vont partir, marchons et nous hâtons. 455

PREMIER SATYRE

Si nous les attrapons, pour contenter nos flammes,
Comment en ferons-nous, nous n'avons que deux femmes
Pour trois.

TROISIÈME SATYRE

Dessus ce point il sera débattu,
Nous pourrons, les ayant, tirer au court fêtu, 460
La plus petite paille ira chercher fortune ;
Et les deux plus heureux en prendront chacun une.

DEUXIÈME SATYRE

Il n'est point de fêtu, de paille, ou de hasard,
Nous nous gourmerons bien, ou j'en aurai ma part.

TROISIÈME SATYRE

Il faut prendre devant ces Animaux sauvages, 465
Puis après de leurs peaux nous ferons les partages.
Allons de ce côté.

PREMIER SATYRE

Courons, quelqu'un nous suit,
Quelque fâcheux berger près de nous fait ce bruit.

SCÈNE II

Amarillis, Daphné.

AMARILLIS

Pourquoi m'accusez-vous de trop de retenue ? 470
Je ne déguise rien, j'ai l'humeur ingénue.
Qui peut, si ce n'est vous, chérir mes intérêts ?
Et qui doit que ma soeur partager mes secrets ?

DAPHNÉ

Quelque si libre humeur dont un esprit puisse être,
Il est bien malaisé qu'il fasse tout paraître ; 475
Toujours quelque secret se referme au-dedans,
Qui même n'est pas su des plus chers confidents.
Mais surtout en amour la plus libre est secrète,
Et comme elle est aveugle, elle est aussi muette.
On ne s'ose fier à son meilleur ami, 480
Et le coeur le plus franc ne s'ouvre qu'à demi.
Posséder tant d'attraits, être si recherchée ;
Captiver mille esprits, et n'être point touchée,
Ha ma soeur ! pensez-vous qu'on le puisse estimé ?
Le Ciel vous a-t-il faite incapable d'aimer ? 485
Évitez-vous les coups dont toutes sont blessées ?
Et n'eûtes-vous jamais de pareilles pensées ?
L'Amour est un archer qui n'a jamais failli,
Si le coeur ne se rend quand il est assailli,

Il prend une autre voie, il le force, il le blesse,
Et l'orgueilleuse enfin reconnaît sa faiblesse.

490

AMARILLIS

Il est maître des coeurs qui se laissent dompter,
Mais quand on le veut fuir on le peut éviter.

DAPHNÉ

Ce Dieu, comme il lui plaît atteint les plus cruelles ;
On prend la fuite en vain, ma soeur, il a des ailes.

495

AMARILLIS

Mais les ailes qu'il a sont courtes quand il naît,
Cet enfant vole-t-il, faible encor comme il est ?

DAPHNÉ

On ne sent pas l'Amour au point de sa naissance,
Et qui ne le sent pas, ne craint point sa puissance.

AMARILLIS

Mais alors qu'on le sent, on l'évite aisément.

500

DAPHNÉ

Alors il sait voler, on s'enfuit vainement.

AMARILLIS

Aussi n'ai-je jamais sa force méprisée,
Et mon âme à ses traits est toute disposée.
Mais de les prévenir, les prendre en son carquois,

Et de ma propre main, me ranger sous ses lois, 505
Qui me voudrait, ma soeur, conseiller de le faire,
Ne me donnerait pas un avis salutaire.
J'approuve qu'un esprit mette les armes bas ;
J'approuve même aussi qu'il ne se rende pas.
Je n'aimerai jamais, qu'Amour ne m'ait blessée, 510
Si je lui dois céder, j'y veux être forcée.

DAPHNÉ

Avouez, toutefois que parmi tant d'Amants
Qui révèrent en vous des attraits si charmants,
Il s'en trouve quelqu'un qui vous plaît davantage,
Et dont plus volontiers vous agréeriez l'hommage. 515

AMARILLIS

Philidas vaut beaucoup.

DAPHNÉ

Que ces attraits sont doux.

AMARILLIS

Mais je le vois qui vient, ma soeur retirons-nous.

DAPHNÉ

Craignez-vous son abord ?

PHILIDAS

Je la vois l'inhumaine. 520

DAPHNÉ À PHILIDAS

Je travaillais pour vous, mais j'ai perdu ma peine.

SCÈNE III

Philidas, Célidan.

PHILIDAS

Hélas cruel ami que ma douleur te plaît !
Vois comme elle me fuit, l'insensible qu'elle est
Et tu dis que le temps la rendra plus traitable,
Tu diffères l'arrêt de mon sort lamentable,
Tu me retiens le bras, tu diffères ma mort,
Tu connais, Célidan, si je me plains à tort.

525

CÉLIDAN

Philidas elle est fille, et la fille est changeante,
Nous la verrons un jour t'être plus indulgente,
Le temps amollira ce courage inhumain,
Elle fuit aujourd'hui, tu l'atteindras demain.
Ne l'avoir pas suivie, est un pas pour l'atteindre,
Si tu la veux fléchir, il faut mieux te contraindre.
Tu ne sais pas bien l'art qui la peut engager.

530

PHILIDAS

Enseigne-le moi donc, si tu veux m'obliger.

535

CÉLIDAN

Il faut paraître froid pour toucher les Bergères,
Et montrer à leurs yeux des blessures légères.

Ce sexe que toujours nous avons respecté,
 A tiré son orgueil de notre humilité ;
 Et si nous paraissions plus hommes et plus graves,
 Ces superbes vainqueurs deviendraient nos esclaves,
 Et si nous les trahissions d'un air indifférent
 Nous rendraient tous les soins qu'en nos jours on leur rend.

540

PHILIDAS

Mais comment étouffer la plainte quand on brûle ?
 Quiconque n'aime pas, aisément dissimule.
 Toi-même avec ton art n'es-tu pas enchaîné ?
 Te peux-tu garantir des beaux yeux de Daphné ?

545

CÉLIDAN

Je me peux excuser sur son mérite extrême.

PHILIDAS

L'Amant de son Amante en dit toujours de même.
 Crois-moi, cher Célidan, alors qu'on aime bien
 La feinte est mal aisée, et ne nous sert de rien.
 Pour moi je souffre trop, je ne m'en saurais taire.

550

CÉLIDAN

Flatte donc cette ingrate, et tâche de lui plaire ;
 Fais des vers sur son teint, son esprit et sa voix,
 Puisque c'est le dessein qui t'amène en ces bois,
 Ne crains point de faillir, ni de perdre ta peine,
 On estime aujourd'hui que les fruits de ta veine.

555

PHILIDAS

Il est vrai que j'ai l'art de flatter qui me plaît,

Je peints, quand bon me semble, un oeil plus beau qu'il n'est.
 Je dore des cheveux, et ma plume se joue 560
 À noircir un sourcil, ou farder une joue.
 J'ai toujours de la neige, et quelquefois j'en mets
 Sur un sein qui n'en eut, et n'en aura jamais.
 Je prête à qui je veux des oeilletons et des roses,
 Et j'ai fait estimer cent visages divers 565
 Qui n'avaient toutefois rien de beau qu'en mes vers.
 Mais tout est au-dessous de sa beauté parfaite :
 Ma Muse en ce travail est timide et muette ;
 J'admire les effets de cet oeil mon vainqueur
 Qui me glace la veine, et m'échauffe le coeur. 570
 Toujours le premier mot à ma plume arrêtée,
 Je l'ai mille fois prise, et mille fois quittée,
 Mon jugement s'égare en ses moindres appas,
 J'écirai toutefois, mais ne t'éloigne pas.

(Célidan lit.)

CÉLIDAN

J'attendrai cependant en ce lieu frais et proche, 575
 Mais vois si tu n'as point quelques vers en ta poche,
 Je me divertirai par ce doux entretien,
 Je ne puis estimer de style que le tien.
 Que ces vers sont coulants, ô l'admirable veine,
 Il en a déjà fait plus de vingt d'une haleine, 580
 As-tu bien réussi ?

(STANCES)

PHILIDAS

Jamais pauvre rimeur
 N'eut tant d'ambition, et moins de bonne humeur.

J'ai fait ce peu de vers depuis que travaille,
 Écoute si j'ai rien imaginé qui vaille.
 Mon amour me fournit mille pensers divers,
 Et je n'en puis trouver pour achever ce vers.

585

CÉLIDAN

Ce style est au-dessus de ton style ordinaire,
 Je me vais retirer de peur de te distraire ;
 Achève, cher ami, c'est trop bien commencé,
 Ce feu grand et subtil est aussi tôt passé.

590

(Il s'endort.)

PHILIDAS *(seul)*

Quitte, triste Berger, ce pénible exercice,
 De tes pleurs seulement écris son injustice.
 Seuls ils peuvent prouver tes transports innocents ;
 Seuls ils peuvent parler des ennuis que tu sens.
 Et c'est bien vainement qu'un malheureux présume
 De fendre un coeur si dur avec des traits de plume.
 Arbres soyez atteints au récit de mes maux,
 Est-il quelque martyr égal à mes travaux ?
 Mais que mon oeil est las de souffrir la lumière,
 Quel assoupissement me ferme la paupière ?
 Dieux ! Appelant mon âme en cet heureux sommeil
 Accordez à mes yeux un dormir sans réveil.

595

600

SCÈNE IV

Amarillis, Daphné, Philidas.

AMARILLIS

Dieux que ces importuns ont peu de complaisance,
Et qu'il est malaisé d'éviter leur présence.
Ma soeur n'y sont-ils plus ?

605

DAPHNÉ

Oui, je les vois là-bas.

AMARILLIS

Adieu.

DAPHNÉ

Reviens, je ris, et je ne les vois pas.

AMARILLIS

Je m'aime aujourd'hui seule, et si pas un se montre?

610

DAPHNÉ

Dieux ! Quelle peur as-tu ?

AMARILLIS

Celle de leur rencontre.

DAPHNÉ

Philidas te déplaît, cruelle tu le fuis.

AMARILLIS

Parfois selon l'humeur et le temps où je suis,
En de certains moments j'aime d'ouïr sa plainte, 615
Je lui réponds des yeux, et je flatte sa crainte ;
Je vante son esprit, j'estime ses discours ;
Mais cette belle humeur ne dure pas toujours.
J'abhorre bien souvent un si triste langage,
Et quelque Amant plus gai me plairait davantage. 620

DAPHNÉ

Tu le peux rendre tel.

AMARILLIS

Comment.

DAPHNÉ

Par ta pitié.
Paye ce que tu dois à sa chaste amitié ;
Je le paye à l'amour que son ami me porte ; 625
Imite mon humeur, traite-le de la sorte.
Célidan autrefois n'était pas si joyeux,
Alors que je trouvais son abord ennuyeux.
Mais je vois Philidas sous cet épais feuillage ;
Vois comme les ennuis ont changé son visage ; 630
Le Ciel ferme ses yeux pour arrêter ses pleurs,
Et tu ne seras pas sensible à ses douleurs ?
Lis ces vers qu'il t'adresse.

AMARILLIS

Ô Dieux ! cette importune

M'imputera toujours ma mauvaise fortune.

635

DAPHNÉ

Et bien je vais les lire, au moins en ma faveur
Écoute seulement.

AMARILLIS

Dépêche donc ma soeur.

DAPHNÉ

Il faut ouïr le reste.

AMARILLIS

Fais vite, ou je te laisse.

640

DAPHNÉ

Qu'elle sait bien cacher le tourment qui la presse.
Vois-tu comme ta grâce a touché ses esprits,
En composant ces vers, le sommeil l'a surpris.
Par deux mots ajoutés, tu peux finir sa peine,
Et perdre en le sauvant le titre d'inhumaine.

645

AMARILLIS

Écris-les de ta main.

DAPHNÉ

La tienne l'a blessé.

AMARILLIS

Donne donc j'écirai.

DAPHNÉ

Quoi ?

AMARILLIS

Qu'il est insensé, 650
Qu'il a peu de raison d'aimer ce qui le blesse,
Que mon peu de dessein témoigne sa faiblesse.
Enfin.

DAPHNÉ

N'achève pas, donne-moi cet écrit.
Bons Dieux on ne peut rien sur ce farouche esprit. 655

AMARILLIS

Qu'y mets-tu ?

DAPHNÉ

Qu'il espère.

AMARILLIS

Espérances frivoles.

DAPHNÉ

Et si je te veux faire avouer ces paroles,
Je veux à cet amant procurer ta pitié. 660

Je gagnerai ta haine, ou lui ton amitié.
Je jure à ton humeur une éternelle guerre ;
Cruelle, as-tu dessein de dépeupler la terre ?
Et seras-tu constante en ce rigoureux point
De blesser tous les coeurs, et de n'en guérir point ? 665
Espère-tu du prix à ta froideur extrême ?
Et vaux-je moins que toi pour avouer que j'aime ?

AMARILLIS

L'Amour te paye-t-il du souci que tu prends
De le rendre adorable aux coeurs indifférents ?
Te charges-tu du soin d'établir son empire ? 670
Ta voix peut-elle plus que les traits qu'il nous tire ?
Si j'aimais Alcidor, il devrait son secours
À ses propres appas, et non à tes discours,
Son pouvoir t'est suspect, prenant pour lui les armes,
Et pensant l'obliger tu fais tort à ces charmes, 675
Son humeur seulement a de puissants appas,
Et peut plus que ta voix.

DAPHNÉ

Et tu ne t'y rends pas ?

AMARILLIS

En voudrais-tu jurer ?

DAPHNÉ

Ouïs, si je te dois croire. 680

AMARILLIS

Il peut beaucoup sans toi, n'ôte rien à sa gloire.

DAPHNÉ

Qu'elle est dissimulée.

PHILIDAS *(rêvant)*

Ha ! tu fais mon tourment ;
Un mot, belle inhumaine, un regard seulement.

DAPHNÉ

Il rêve, écoutons-le.

685

PHILIDAS

Je pourrais toute chose,
Tu ne peux m'échapper, mais quoi que je propose.

AMARILLIS

Je crains peu ce danger.

PHILIDAS

Je tremble à ton aspect,
Quoi ? Rien à mon amour ? Quoi ? Rien à mon respect ?
Cruelle ! Ôte-moi donc ta présence fatale,
Et ne m'oblige plus au tourment de Tantale.
Adieu, laisse-moi seul.

690

AMARILLIS

Vois combien il me plaît,
Je lui veux obéir, tout endormi qu'il est.

695

DAPHNÉ

Attendons son réveil.

AMARILLIS

Pour moi je me retire ;
Et tu m'as obligée à beaucoup de martyre.
Mais j'aperçois Tyrène, et quelqu'un qui le suit.

SCÈNE V

Tyrène, Bélise sous le nom de Cléonte, Amarillis, Daphné.

TYRÈNE

Je l'avise à propos, et le Ciel nous conduit.
Nous allions vous trouver, agréez la visite
Que ce jeune étranger doit à votre mérite ;
C'est mon frère en ces lieux arrivé fraîchement.

700

AMARILLIS

Il m'oblige beaucoup.

DAPHNÉ

Ô Dieux qu'il est charmant !

705

CLÉONTE

Surpris, saisi, confus auprès tant d'excellence,
Mon meilleur compliment dépend de mon silence ;
Je vois d'un oeil charmé vos divines beautés,
Et je crois me trouver en des lieux enchantés ;

Dès que j'ai commencé de marcher sur vos traces,
Mon esprit enchanté vous a pris pour les Grâces ;
Vous avez leur même air, leur éclat, leur douceur,
Il ne s'y manque rien, que la troisième soeur.
Ce discours est fondé sur beaucoup d'apparence,
Puisque le nombre seul en fait la différence.

710

715

AMARILLIS

Vous nous voulez railler par ce discours flatteur.

DAPHNÉ

On le pourrait nommer l'agréable menteur.

CLÉONTE

Vous voir sans soupirer, cela n'est pas possible,
Je ne suis pas de roche, et mon coeur est sensible.
Dieux ! que mon frère a tort de m'amener ici
Pour perdre ma franchise, et gagner du souci.

720

TYRÈNE

Je vous l'avais bien dit.

CLÉONTE

Il est trop vrai, mon frère,
Mais quoi, je me tairai, de peur de vous déplaire.

AMARILLIS

L'on trouve en vos discours de si charmants appas,
Que vous désobligez quand vous ne parlez pas.

725

CLÉONTE

Le silence sied bien aux bouches peu disertes ;
Aux soupirs, malgré moi, mes lèvres sont offertes.

DAPHNÉ

L'on ne peut dire mieux.

CLÉONTE

Mais ma timide voix
De vos commandements prendra toujours des lois.

730

AMARILLIS

Nous oserons toujours envers vous de prière.

DAPHNÉ (*bas*)

Voici pour mes ennuis de nouvelles matières.
Que ses yeux sont charmants, que sa voix a d'attraits !

AMARILLIS

Nous souffrons le Soleil, et le logis est près,
Vous plaît-il de le voir ?

735

CLÉONTE

Acceptez ma conduite.

TYRÈNE

L'heureux effet ! Amour favorise la suite.

SCÈNE VI

PHILIDAS (*éveillé*)

Sommeil, heureux charmeur des ennuis que je sens,
Pourquoi m'as-tu rendu la liberté des sens ? 740
Hélas par ta faveur je voyais ma Bergère,
Et tâchais d'adoucir son humeur trop sévère,
Et quoique sa rigueur étouffât mon espoir,
Je jouissais pourtant du bonheur de la voir.
J'ai malgré ses efforts sa belle main pressée ; 745
Cet agréable songe a flatté ma pensée ;
De ce bien maintenant mes désirs sont privés,
Mais, ô Dieux ! quelle main a mes vers achevés ?
Et l'on a mis ici ;
Pourrais-je désormais voir le Ciel sans mépris, 750
Si la main de ma Belle avait ces mots écrits ?
Non Philidas espère, ô Dieux le puis-je croire ?
Puis-je sans vanité me donner cette gloire ?
Non, quelqu'un qui passait touché par mon tourment
A ces vers achevés, par divertissement. 755
Je ne me flatte point de ce bonheur insigne,
L'oser imaginer, c'est en paraître indigne.
J'espérerai pourtant, et croirai que le sort
Se sers de ce moyen pour divertir ma mort.

ACTE III

SCÈNE PREMIÈRE

Philidas, Amarillis.

(CHANSON.)

PHILIDAS

Ô divine Chanson ! Mes vœux sont approuvés,
Et sa divine main a mes vers achevés.

760

PHILIDAS

Abordons-la sans crainte. Obligé désormais
À vous offrir des vœux, si je le fis jamais,
Que je baise à genoux cette main favorable,
Qui vient de relever l'espoir d'un misérable :
Donc ces beaux yeux sont las de me voir soupirer ?
Donc il m'est ordonné de vivre et d'espérer ?
Et comme un doux vainqueur suspecte sa conquête,
Vous avez diverti la mort qui m'était prête ;
Oui, je vis, et j'espère un destin plus humain,
Puisqu'il faut obéir à cette belle main.

765

770

AMARILLIS

Quoi ? j'ai tracé ces mots ? la croyance indiscreète !
Voyez comme aisément on croit ce qu'on souhaite,
Perdez un peu, Berger, de cette vanité,
Et ne me louez point de tant de charité.

775

PHILIDAS

Voulez-vous plus longtemps prolonger mon supplice ?
Et vous repentez-vous d'un acte de Justice ?
Suis-je trop peu discret pour cacher vos bienfaits ?
Quand même vous rendriez mes désirs satisfaits ?
Dieux ! qu'à se déclarer une fille a de peine,
Vous ne défendez pas qu'on vous nomme inhumaine,
Quand je vous appelais sourde, ingrate et sans yeux,
C'était là vous donner des titres glorieux,
Vous trouviez des appas en mon sort lamentable,
Et vous vous offensez du titre d'équitable.
Vous n'osez avouer une bonne action,
Que vous avez rendue à mon affection.

780

785

AMARILLIS

Je n'en puis avouer, ni mauvaise, ni bonne,
Je n'ordonne la vie, et ne l'ôte à personne.
C'est assez, Philidas, que chacun songe à soi,
Je ne conserve point ce qui n'est point à moi.

790

PHILIDAS

Amarillis pourtant a mon coeur en otage.

AMARILLIS

Elle vous rend à vous avecque votre gage,
Vous savez mon humeur, je fuis ces passions,
Et je suis seulement mes inclinations.

795

PHILIDAS

Quoi ? toujours insensible, et sourde à mes prières ?

AMARILLIS

Toujours ferme et constante en mes humeurs premières.

PHILIDAS

Un peu moins qu'autrefois.

AMARILLIS

Toujours également.

PHILIDAS

Philidas n'est pas sourd.

800

AMARILLIS

Ni moi pareillement.

(Il s'en va.)

PHILIDAS

Non, car vous m'entendez, Adieu, vivez heureuse,
Soyez impitoyable à ma peine amoureuse ;

Étouffez tout l'espoir qui me peut secourir,
Je porte dans ma main le moyen de guérir.

805

AMARILLIS

Ô Dieux ! cet importun a ma voix entendue
Alors que j'avouais que je me suis rendue.
Il a reçu pour lui cette confession ;
Et croit être l'objet de mon affection.
Mais las ! Quoi que je doive à son amour extrême,
Il est bien abusé quand il croit que je l'aime.
Un amant bien plus rare occupe mes esprits,
Il me demande un coeur qu'un autre a déjà pris.
Cléonte l'a forcé, mais avec tant de gloire
Qu'il n'a que d'un moment acheté sa victoire,
Et qu'ayant jusqu'ici méprisé tant d'Amours
Je me rends à l'appas de ses premiers discours.
Mais quelqu'un vient ici. Mes plus chères pensées
Par cet autre importun sont toujours traversées.

810

815

SCÈNE II

Tyrène, Amarillis.

TYRÈNE

Qui vous rend si pensive ?

820

AMARILLIS

Un autre objet que vous.

TYRÈNE

Alcidor, ou Tifis.

AMARILLIS

Non, un objet plus doux.

TYRÈNE

Pâris, ou Philidor ?

AMARILLIS

Non.

825

TYRÈNE

Timandre, ou Géronde ?

AMARILLIS

Vous le pourriez trouver, en nommant tout le monde.

TYRÈNE

Que j'apprenne son nom, et mes vœux sont contents.

AMARILLIS

Adieu, devinez-le, je vous donne du temps,
Vous pouvez y penser.

830

TYRÈNE (*l'arrêtant*)

Un mot belle bergère,
Je sais que vous avez des bontés pour mon frère,
Et prends part à l'honneur qu'il a reçu de vous.

AMARILLIS

Je l'estime beaucoup, en êtes-vous jaloux ?

TYRÈNE

Vous devez avouer qu'il est fort agréable.

835

AMARILLIS

Il a l'esprit divin, charmant, incomparable.

TYRÈNE

C'est en dire beaucoup.

AMARILLIS

Vous parlez, froidement.
Il est la vertu même.

TYRÈNE

En un mot votre Amant.

840

AMARILLIS

Tyrène, parlez mieux. Vous rirez, et me déplaîrez,
Ne sont pas les moyens d'avancer votre affaire.
On arrive autrement à notre affection
Que par la raillerie, et l'indiscrétion.
Il est vrai que la mienne est un but, où Tyrène
Avec tous ses effets perdra toujours sa peine.

845

TYRÈNE

Je l'aperçois qui vient ; ô Dieu ! qu'il est charmant.

AMARILLIS

Plus que vous.

TYRÈNE

Je le crois.

AMARILLIS

Mais plus infiniment.

850

TYRÈNE *(s'en allant dit à Cléonte)*

On attend votre vue avec impatience.

(Tyrène se cache et les entend.)

CLÉONTE

Toi tu fais l'orgueilleux, et tu fuis ma présence.

SCÈNE III

Amarillis, Cléonte.

AMARILLIS

Que Cléonte est chagrin !

CLÉONTE

Et qu'il l'est justement.
Ha ! séjour malheureux.

855

AMARILLIS

Ha Dieu quel changement !
Ces plaines que tantôt vous avez tant prisées,
Et que vous préféreriez aux plaines Élysées,
N'ont-elles pas encor leur première beauté ?
D'où vient à votre humeur cette inégalité ?

860

CLÉONTE

Que ce lieu soit charmant, qu'il soit incomparable,
Bergère, sa beauté m'est peu considérable ;
Ce sont des appas morts, sujets au moindre vent,
Et qui touchent les yeux, sans passer plus avant ;
Mais j'en trouve ?

865

AMARILLIS

Achevez.

CLÉONTE

Hélas que puis-je dire ?
Lorsque je veux parler, il faut que je soupire.

AMARILLIS

Que Cléonte sait bien feindre des passions.
Ô Dieux ! comme il contraint toutes ses actions.
Que la franchise est rare en ce siècle où nous sommes !
La feinte seulement est la vertu des hommes,

870

Surtout l'art de tromper est fréquent à la Cour ;
 Qui dit un courtisan, dit un fourbe en amour.
 L'un pour se divertir se fait une Maîtresse ;
 L'autre fait le galant pour montrer son adresse ;
 L'un par coutume agit, l'autre par intérêt ;
 Enfin tous sont Amants, et si pas un ne l'est.

875

CLÉONTE

Ne vous offensez point divin charme des âmes,
 Je ne vous dirai rien de mes nouvelles flammes.
 Dans mes plus vifs accès, je ne me plaindrai pas,
 Et pour votre repos j'éviterai vos pas.
 Je n'augmenterai point cette troupe importune
 Dont vous tenez en main l'espoir et la fortune,
 Je ne réclamerai ni vos vœux, ni vos soins,
 Je saurai mieux aimer, et le témoigner moins.
 C'est déjà trop parler Dieux quelle ardeur me presse !
 Que même en promettant j'enfreigne ma promesse.

880

885

AMARILLIS

Las d'exercer ailleurs cette éloquente voix,
 La venez-vous, Cléonte, exercer dans ces bois !
 Épargnez nos esprits, dont les moeurs inciviles
 Ont bien peu de rapport avec celles des Villes.
 Et ne m'obligez point aux mêmes compliments
 Que celles de Lyon rendent à leurs Amants,
 Ils seraient mal fondés, et je reçois les vôtres
 Comme un propos commun que vous tenez à d'autres.

890

895

CLÉONTE *(feignant de s'en aller)*

J'ai promis de me taire, adieu. Mais quelque jour
 On ne vous verra plus douter de mon amour.

AMARILLIS

Non, non, encor un mot, ô Dieux ! qu'il sait bien feindre,
On dirait qu'en effet son coeur se laisse atteindre.

900

CLÉONTE

Il est atteint déjà, cruelle, et permettez,
Puisque ma voix vous plaît, et que vous l'écoutez,
Que j'atteste le Ciel et toute la Nature,
Que vous êtes l'objet du tourment que j'endure,
Si vous n'avez causé la misère où je suis,
Si votre occasion ne fait tous mes ennuis,
Si je ne connais que vous pour objet de ma peine,
Puisse-je être des Dieux et l'horreur, et la haine ?
Et qu'après mille maux une éternelle mort
Fasse endurer mon âme, et déplorer mon sort ?
Mais que je pousse en vain d'inutiles paroles ;
Vous tiendrez mes serments pour des serments frivoles !
Car on dit que les Dieux imposant des tourments,
N'en ordonnèrent point aux parjures Amants.

905

910

AMARILLIS

C'est qu'ils n'en trouvent pas d'égaux à leur offense,
Et ce point seulement a borné leur puissance.
Aussi quel honnête homme a ces crimes conçus ?
Mais allons au logis discourir là-dessus ;
Le Soleil en ces lieux ne laisse plus d'ombrage.

915

CLÉONTE

Que je reçois d'honneur !

920

AMARILLIS

J'en reçois davantage.

SCÈNE IV

TYRÈNE (*seul les ayant écoutés*)

Dieux avec quelle grâce elle fait le transi,
La Bergère est touchée, et je le suis aussi.
Il n'est rien de pareil à son rare mérite,
Contre moi-même enfin, moi-même je m'irrite. 925
Pesant ces qualités, d'un esprit plus rassis,
J'aurais bientôt changé mes rôles en soucis,
Elle présiderait à ma flamme amoureuse,
Et ma condition serait beaucoup heureuse.
Mais que voudrait Daphné ? 930

SCÈNE V

Daphné, Tyrène.

DAPHNÉ

Elle n'est pas ici.

TYRÈNE

Que cherchez-vous ?

DAPHNÉ

Ma soeur.

TYRÈNE

Elle a bien du souci.

DAPHNÉ

Et d'où lui provient-il ?

935

TYRÈNE

D'amour.

DAPHNÉ

Qu'elle vous porte.

TYRÈNE

Non, je serais bien vain de parler de la sorte,
Car jamais un regard, ni la moindre action,
Ne m'a fait espérer son inclination.

940

DAPHNÉ

À qui donc ?

TYRÈNE

À l'objet le plus parfait du monde,
Dont l'esprit est charmant, la beauté sans seconde,
C'est à Cléonte, enfin.

DAPHNÉ

Qui vous l'a dit ?

945

TYRÈNE

Leur voix,
Et tous deux fraîchement ils sortent de ce bois.
Ces feuillages épais me cachaient à leur vue,
Et j'ai fort clairement votre soeur entendue.

DAPHNÉ

Qu'un jaloux a de peine, il croit tout ce qu'il craint.

950

TYRÈNE

Vos yeux vous diront mieux si son coeur est atteint.
Adieu, craignez vous-même une pareille peine,
Puisqu'il a bien touché cette belle inhumaine.

DAPHNÉ

Ô conseil inutile à mon coeur languissant !
On ne craint plus un mal alors qu'on le ressent.
Cet aimable vainqueur a mon âme charmée ;
Ô rigoureux malheur ! Ma soeur en est aimée,
Et sa rare beauté me défend d'espérer
Le fruit de le chérir, et de le révéler.

955

SCÈNE VI

Célidan, Daphné.

CÉLIDAN *(la surprenant)*

À quoi pense Daphné ?

960

DAPHNÉ

Je pensais à vous-même.

CÉLIDAN

Que je suis redevable à ton amour extrême,
Combien tu fais d'efforts pour un indigne Amant ?
Et que peu de ton sexe aiment si constamment.
Mille font vanité du titre de parjure, 965
Ce nom est maintenant une honorable injure,
Toutes changent sans honte, et ta seule beauté
A de l'aversion pour l'infidélité.
Mais je ne te vois point en l'humeur ordinaire,
Et même dès l'abord j'ai semblé te déplaire. 970
T'importunai-je ici ?

DAPHNÉ

Je ne m'y tiendrais pas.

CÉLIDAN

Quelque souci change ces doux appas,
Tu me vois à regret, veux-tu que je le die ?
Je crois que ton amour est un peu refroidie. 975

DAPHNÉ

Je rirais comme toi, mais un mal de côté.

CÉLIDAN

Dis que ton humeur souffre, et non pas ta santé.
On laisse rarement promener les malades ;
Leurs chambres et leurs lits bornent leurs promenades,

Tu tiens les yeux baissés, tu parles froidement.

980

DAPHNÉ

Ô le jaloux esprit !

CÉLIDAN

Peut-être justement.

DAPHNÉ

Adieu, mon mal s'accroît.

CÉLIDAN

Je te suis.

DAPHNÉ

Non, demeure ;

Permits-moi seulement de reposer une heure,

Peut-être en ce sommeil, mon mal s'apaisera.

985

CÉLIDAN

Je ne te quitte point.

DAPHNÉ

Fais ce qu'il te plaira.

CÉLIDAN

Je ne te suivrai point pour conter mon martyre.

Mais pour te garantir des aguets du Satyre,

Qui rôde effrontément tout à l'entour d'ici,

990

J'en ai tantôt vu trois.

DAPHNÉ

Je les ai vus aussi.

CÉLIDAN *(bas)*

Ô Dieux ! divertissez les sujets de ma crainte,
Et ne trahissez pas une amitié si sainte.

995

ACTE IV

SCÈNE PREMIÈRE

Daphné, Cléonte.

DAPHNÉ

Cléonte a beau se plaindre, il a beau soupirer,
De son amour pourtant je ne puis m'assurer.

CLÉONTE

Je vous atteste, ô Dieux ! Mais qu'est-il nécessaire
De prouver par serment une flamme si claire ?

1000

DAPHNÉ

Non, non, ne jurez point, et redoutez les Dieux.

CLÉONTE

La foudre que je crains est celle de vos yeux.

DAPHNÉ

Je sais que sur ce front des passions sont peintes,
Et je connais parfois que vous poussez des plaintes.
Si je crois vos discours, vous êtes tout de feu.

1005

Enfin vous feignez bien, ou vous aimez un peu.
Mais vous-même paisez d'un espoir inutile
Vous n'en aimez pas une, ou vous en aimez mille.
Vous tenez à ma soeur de semblables discours.
Je vous ai vu moi-même implorer son secours.

1010

CLÉONTE

Si ma voix parle bien, mes regards parlent mieux,
Ou vous entendez mal le langage des yeux.
Lui jurant que je sens des ardeurs si parfaites,
Mon oeil vous dit-il pas que c'est vous qui les faites ?
Alors qu'on aime bien, souffre-t-on des témoins ?
Craindrais-je qu'on nous vît, si je vous aimais moins ?
Non, je ne tiendrais pas mon amour si secrète,
Et je vous traiterais ainsi que je la traite.

1015

CÉLIDAN *(caché avec Philidas)*

Dieux ! Qu'est-ce que j'entends ?

PHILIDAS

Vos affaires vont mal.

1020

CÉLIDAN

Prépare-toi mon bras, à punir ce rival.

DAPHNÉ

Cléonte, les effets prouveront vos promesses ;
Faites-lui cependant un peu moins de caresses ;
Si vous l'aimez si peu, ne lui parlez point tant,
Elle a des qualités à faire un inconstant.
Toute froide qu'elle est, je sais qu'elle vous prise,

1025

Et ne craindrait pas fort de me ravir ma prise.
Adieu.

CLÉONTE

Je vous conduis.

DAPHNÉ

Non, retournez chez vous,
Ne faisons point d'ombrage à cet esprit jaloux.

1030

CLÉONTE

Je vous obéis donc.

CÉLIDAN

Dieux qui l'eût jugé d'elle !

DAPHNÉ (*s'en allant*)

C'est me bien obéir, que de m'être fidèle.

CLÉONTE

Ah Daphné ! Je renonce au bien de la clarté,
Si rien est comparable à ma fidélité.

1035

SCÈNE II

Célidan, Cléonte, Philidas.

CÉLIDAN

Fais-en voir une preuve en montrant ton courage.

Mets l'épée à la main.

CLÉONTE

Quoi deux ? pas davantage ?

Contre Cléonte seul vous n'êtes pas assez.

1040

PHILIDAS

Arrête, Célidan, nous sommes offensés,

Et prendre un Cavalier avec cet avantage,

Ce serait lâchement repousser un outrage,

Il nous en faut user avec moins de rigueur :

Son frère a témoigné qu'il est homme de coeur,

Il s'en pourra servir, et le moindre intervalle

Fera voir entre nous une partie égale.

1045

CÉLIDAN

Il faut, ô Philidas, qu'il meure de ma main.

PHILIDAS

Cela peut arriver, mais ce sera demain,

Car un tiers tel que moi ne vous peut laisser battre.

1050

CLÉONTE

J'ai parfois dégainé contre deux, contre quatre,

J'ai donné, j'ai paré d'assez dangereux coups,

Non pas avec des gens si généreux que vous.

CÉLIDAN

Que dis-tu, Philidas, de cette humeur altière ?

PHILIDAS

Il paraît assez fier, et ne s'ébranle guère.

1055

CÉLIDAN

Il se moque, il se joue, il se rit, Philidas.

CLÉONTE

Je me ris, je me joue en faisant des combats.

CÉLIDAN

Ô le vaillant guerrier !

CLÉONTE

Oui vaillant, mais modeste.

CÉLIDAN

Cherche un de tes amis, nous ferons ce qui reste.

1060

CLÉONTE

Votre témérité s'apprête un châiment ;
Je ne tire jamais ce fer impunément.

CÉLIDAN

Ne te vante pas trop, si tu veux qu'on te croie.

CLÉONTE

Lorsque j'entre en courroux, je détruis, je foudroie ;
Tu devrais à genoux me demander pardon.

1065

CÉLIDAN

Est-il donc insensé ? parle-t-il tout de bon ?

PHILIDAS

Ce sont traits d'une humeur audacieuse et vaine.

CLÉONTE

Enfin c'est trop railler, et vous laisser en peine ;
Je sais quelle raison excite ce courroux ;
C'est l'effet, Célidan, de vos soupçons jaloux. 1070
Daphné charme votre âme, et sachant qu'elle m'aime,
Croyez que je réponds à son amour extrême,
Mais qu'on me traite ainsi qu'un lâche suborneur,
Comme un homme sans foi, sans coeur, et sans honneur,
Si devant que la nuit demain vienne à paraître? 1075

PHILIDAS

Le terme n'est pas long.

CLÉONTE

Je ne vous fais connaître
Que pour votre intérêt nous avons gouverné
L'esprit d'Amarillis, et celui de Daphné.

PHILIDAS

Comment à toutes deux vous contez des fleurettes ? 1080

CLÉONTE

Oui à toutes deux, pour des raisons secrètes.

PHILIDAS

Comment à toutes deux ?

CLÉONTE

Vous vous troublez de rien,
Il est vrai, Philidas, mais c'est pour votre bien.

PHILIDAS

Ah ! Célidan, j'ai peine à souffrir cet outrage.

1085

CÉLIDAN

Lorsque je m'emportais tu t'es montré si sage.

CLÉONTE

Mais qu'appréhendez-vous, mettez les armes bas,
Vous dussiez souhaiter de la voir dans mes bras,
Vous bénirez bientôt mes soins et mon adresse,
Lorsque vous recevrez l'effet de mes promesses,
De ce mal apparent le bien vous sera doux,
En travaillant pour moi je travaille pour vous.

1090

PHILIDAS

Je ne puis rien comprendre en cet obscur langage.

CLÉONTE

Vous me dispenserez d'en dire davantage.
Si vous les possédez serez-vous satisfaits,
Rien ne peut divertir le dessein que j'en fais,
Vous serez obligés à ces heureuses feintes,

1095

Et les remerciements succéderont aux plaintes.
J'aurai mis du remède à vos communs ennuis ;
Vous louerai mon esprit, et saurai qui je suis,
Votre mal et le mien également me touche,
La peur ne me met point ce discours en la bouche,
Si dans peu les effets ne surpassent vos vœux,
Unissez vos efforts, et m'attaquez tous deux.

1100

PHILIDAS

Qu'en dis-tu, Célidan, le pouvons-nous bien croire ?

1105

CÉLIDAN

À garder sa parole, il aura de la gloire ;
Et s'il advient aussi qu'il ne la garde pas,
Il pourra rencontrer sa honte et son trépas.

CLÉONTE

J'accepte l'un et l'autre en cas de perfidie.
Mais ne doutez tous deux de rien que je vous die.

1110

SCÈNE III

Cléonte, Tyrène.

CLÉONTE

Ah ! Comme tout succède à mon ardent désir,
Peut-on faire une intrigue avec plus de plaisir ?
Ah ! Tyrène, tu vois un homme de courage,
Qui pour tes intérêts dans les duels s'engage,
Et peu s'en est fallu que deux Amants jaloux
Ne soient venus sur moi des injures aux coups,

1115

Tu devais te hâter, tu m'aurais secondée.

TYRÈNE

Et la querelle enfin ?

CLÉONTE

Nous l'avons accordée.

Admire mon esprit, reconnais mon pouvoir,

1120

Ce n'est qu'un en ces lieux que m'aimer et me voir,

Je fais mille jaloux, et toutes vos Maîtresses

Sont prodigues pour moi, de vœux et de caresses,

Les esprits les plus froids se sont laissés dompter,

Tyrène est bien heureux, s'il s'en peut exempter.

1125

TYRÈNE

Je le cède, Bélise, à ton mérite extrême.

Et crois que tu sais mieux mon métier que moi-même.

Tu traites mieux l'Amour avec moins de souci ;

Mais Amarillis vient, sa soeur la suit aussi.

CLÉONTE

Adieu.

1130

TYRÈNE

Quoi ! Tu les crains, Dieux que de retenue !

CLÉONTE

Cette règle d'amour t'est encore inconnue.

Je trompe l'une et l'autre, et toutes deux m'aimant,

Je dois à toutes deux parler séparément.

SCÈNE IV

Daphné, Amarillis.

DAPHNÉ

Vous ne méprisez plus l'amour ni son enfance, 1135
Je ne vous entends plus défier sa puissance.
Vous aimez à rêver, ce visage est changé.
Je m'abuse, ma soeur, ou l'amour s'est vengé ;
Et ne se fiant pas au pouvoir de ses charmes,
Cléonte son second a pris pour lui les armes. 1140

AMARILLIS

Je ne vous entends plus estimer vos liens,
Célidan n'a plus part en tous vos entretiens,
Votre humeur chaque jour devient plus solitaire,
Je m'abuse ma soeur, ou cette amour s'altère,
Et l'humeur de Cléonte a de certains appas, 1145
Qui, si vous l'avouez, ne vous déplaisent pas.

DAPHNÉ

Il plaît à tout le monde.

AMARILLIS

Il faut donc qu'il me plaise.

DAPHNÉ

Mais ne craignez-vous plus ce tyran de notre aise,
Cet aveugle démon, ce poison des esprits, 1150
Dont les fausses douceurs vous étaient à mépris ?

AMARILLIS

Le craignez-vous, ma soeur ?

DAPHNÉ

J'ai franchi cet orage.

AMARILLIS

Pour le franchir de même ai-je moins de courage ?

Dois-je avoir en horreur ce que vous approuvez ?

1155

Et ne pourrais-je pas tout ce que vous pouvez ?

DAPHNÉ

Pourquoi donc mille Amis, qui vous ont tant aimée

N'ont-ils rien profité ?

AMARILLIS

Vous m'en avez blâmée,

Vous me peigniez l'Amour plein d'appas et d'attraits,

1160

Je vous crois maintenant, et je cède à ces traits.

DAPHNÉ

Ainsi Cléonte enfin a votre âme touchée,

Son mérite vous plaît ?

AMARILLIS

En êtes-vous fâchée ?

Au moins ce choix est juste, et mon coeur enflammé

1165

N'en quitte point un autre, après l'avoir aimé.

Je n'ai point d'autre Amant dont la flamme fidèle

De ma première amour doive être le modèle,
Je n'ai point engagé mes inclinations,
Le choix est libre encor à mes affections.

1170

DAPHNÉ

J'approuve ce dessein, et pense que votre âme
Ne se peut ennuyer d'une si belle flamme,
J'estime comme vous ses rares qualités.

AMARILLIS

Vous les estimez tant, que vous les ressentez.

DAPHNÉ

Non pas fort.

1175

AMARILLIS

Plus que moi.

DAPHNÉ

J'aurais beaucoup d'affaires.

AMARILLIS

Vous en avez aussi plus que les ordinaires,
Vous considérez trop toutes mes actions,
Et vous m'importunez de trop de questions,
Pourquoi m'épiez-vous ?

1180

DAPHNÉ

Ô la folle créance !

Voyez combien l'Amour cause de défiance,
Mais ne vous plaignez point, je vous laisse en ce lieu.
Et ne vous suivrai plus.

1185

(Étant seule.)

AMARILLIS

Vous m'obligez. Adieu.
Elle a beau se contraindre, on voit en son visage
De sa nouvelle flamme un trop clair témoignage,
Depuis que cet Amant s'est fait voir en ces lieux,
Célidan l'importune, et déplaît à ses yeux,
Elle ne peut cacher le souci qui la touche,
Son coeur à tous moments est trahi par sa bouche,
Et tant de questions font assez présumer
Le déplaisir qu'elle a de me le voir aimer.

1190

SCÈNE V

Cléonte, Amarillis.

CLÉONTE

Que ce teint est changé ! Quelle douleur vous presse ?
Dieux ! qu'est-ce que je vois ?

1195

AMARILLIS

Vous causez ma tristesse.

CLÉONTE

Quoi ? vous suis-je importun ?

AMARILLIS

Votre civilité

Ne peut jamais passer pour importunité,
Et l'on souhaite plus, qu'on ne hait, vos visites,
Depuis qu'on a connu de vos rares mérites.

1200

CLÉONTE

Bergère, épargnez-moi, puisque les compliments
Doivent être bannis d'entre les vrais Amants.
Ma seule affection vous est considérable,
Et le moindre mérite est au mien préférable ;
Je connais mes défauts ; pour me bien estimer
Avouez seulement que je sais bien aimer.
J'ai peu de vanité, mais au soin de vous plaire
Il faut que tout me cède, et que tout me défère.

1205

1210

AMARILLIS

Vous promettez beaucoup.

CLÉONTE

Je fais encore plus,
Mais tenez pour suspects ces propos superflus.
Doutez si je vous aime ! Ordonnez à mon âme
De prouver à vos yeux cette immortelle flamme.
Quel effet de valeur vous en peut assurer ?
Baiserai-je vos pas ? Vous faut-il adorer ?
M'ouvrirai-je le sein ? Savez-vous quelque signe
Qui prouvât mieux encor ma passion insigne ?
J'attesterais en vain les hommes et les Dieux,
Je ne désire point de témoins que vos yeux.

1215

1220

AMARILLIS

J'en veux pourtant avoir un autre témoignage,
À quelques pas d'ici dans un sacré bocage,
Où luit avec respect le clair flambeau du jour,
Est la fontaine enfin des vérités d'amour.
Là de ce puissant Dieu les décrets équitables
D'une soudaine mort punissent les coupables,
Je crois qu'Amarillis y conduisant vos pas,
Après tant de serments, ne vous expose pas.

1225

CLÉONTE

Si la fidélité se fait voir dans cette onde,
La mienne y paraîtra la plus belle du monde,
Jusqu'à l'heureux moment de l'assignation,
Accordez quelque gage à mon affection,
Ce bracelet me charme, oserai-je le prendre ?
Ce soir au rendez-vous je promets de le rendre.

1230

1235

AMARILLIS

Vous me le rendrez donc ?

CLÉONTE

Faveur digne d'un Dieu,
Je n'y manquerai pas.

AMARILLIS

Je vous en prie.

CLÉONTE

Adieu.

1240

La Bergère qui vient est à mon autre Amante.

SCÈNE VI

Climante, Cléonte.

(Lettre de Daphné à Cléonte.)

CLIMANTE

Je vous cherchais partout.

CLÉONTE

Que me voudrait Climante ?

CLIMANTE

Vous donner cette Lettre.

(Il continue.)

CLÉONTE *(lit)*

Cléonte, si tu veux me plaire extrêmement,

1245

Accorde-moi ce jour le bien de ta présence,

Ma prière t'oblige à cette complaisance,

Je veux t'entretenir une heure seulement.

J'irai me rendre seule au bord de la fontaine

Afin de m'assurer de ton affection ;

1250

Là, si comme mes feux ton amour est certaine,

Tu me la prouveras par ta discrétion.

DAPHNÉ

Adieu, je l'irai voir.

CLIMANTE

Il faudrait que ce fût à sept heures du soir, 1255
Comme entre chien et loup, environ sur la brune.
Mais ne négligez pas votre bonne fortune ;
Bien que vous soyez jeune, avec beaucoup d'appas,
On voit de vos pareils qui pourtant n'en ont pas.
Enfin, dans ce bonheur soyez discret, fidèle, 1260
Et couvrez bien surtout l'honneur de cette belle.
Prenez bien garde à tout.

CLÉONTE

Je n'y manquerai point.

CLIMANTE

Soyez, ainsi qu'heureux, discret au dernier point.

CLÉONTE

Qu'un facile moyen à leur âme abusée ! 1265
Que toucher une fille est une chose aisée !
Et qu'un Amant bien fait a peu d'invention
Quand il n'attire pas son inclination.
Si jamais j'eus sujet d'accuser la Nature,
Étant ce que je suis, c'est en cette aventure. 1270
Je suis leur seul espoir, et leur unique bien.
Je leur promets beaucoup, et ne puis donner rien.

SCÈNE VII

Les trois Satyres.

DEUXIÈME SATYRE

Je pense qu'un Démon les cache à notre vue,
Et quand nous les voyons les couvre d'une nue.

TROISIÈME SATYRE

N'importe, Tyresie a dit que je suis né
Pour prendre Amarillis.

1275

PREMIER SATYRE

Moi pour prendre Daphné.

DEUXIÈME SATYRE

Et moi, quelque Prophète aussi grand que le vôtre,
Dis que j'aurai le bien d'employer l'une et l'autre.
Seul je les rangerai sous l'amoureuse loi.

1280

PREMIER SATYRE

Tout beau, c'est un peu trop.

DEUXIÈME SATYRE

Ce n'est pas trop pour moi.

TROISIÈME SATYRE

Mais garde Philidas, ce fol mélancolique,
Qui frappe comme un sourd, et les coups qu'il applique
Sont de poids d'ordinaire, et fracassent les os.

1285

DEUXIÈME SATYRE

Ce péril n'est pas grand pour un homme dispos.

PREMIER SATYRE

Déjà plus d'un Satyre en est sur la litière.

DEUXIÈME SATYRE

Ayant trois pas d'avance, on ne le craindrait guère.

PREMIER SATYRE

Mais il lance le dard plus de cinquante pas.

DEUXIÈME SATYRE

À lui servir de but je ne m'expose pas.

1290

PREMIER SATYRE

Tu crains peu Célidan, et les cailloux qu'il jette.

DEUXIÈME SATYRE

J'aime peu ses cailloux, j'aime peu sa houlette.
Mais s'il dormait bien fort, après un bon repas,
En enlevant Daphné, je ne le craindrais pas.

PREMIER SATYRE

Ah ! qu'il est dangereux pour les gens qui sommeillent.

1295

DEUXIÈME SATYRE

Ah ! qu'il est redoutable à ceux qui se réveillent.

PREMIER SATYRE

L'autre jour un Berger te fit gagner le haut.

DEUXIÈME SATYRE

L'autre jour un Bouvier t'époudra comme il faut.

TROISIÈME SATYRE

Trêve à tous ces discours, quittons la raillerie,

Et sur notre dessein raisonnons je vous prie.

1300

Celles que nous suivons iront voir en ce jour

La fontaine qui rend les vérités d'amour.

Coupons adroitement le chemin qu'elles prennent,

Elles s'écarteront des Bergers qui les mènent,

Lors nous prendrons le temps pour les aller saisir,

1305

Et puis après cela nous aurons du plaisir.

DEUXIÈME SATYRE

Mais aiguisons nos doigts ; mais affilons nos pouces,

Moi sur mon instrument, vous sur vos flûtes douces.

ACTE V

SCÈNE PREMIÈRE

CÉLIDAN *(seul)*

C'est bien manquer, et mériter son mal.
Que s'attendre en amour à son propre rival ! 1310
Qu'il me rende les vœux d'une ingrate maîtresse
Me les ayant ôtés ? Ô la vaine promesse !
Il est adoré d'elle, et son intention
Est d'arriver par feinte à sa possession.
Et puis après l'honneur de cette jouissance 1315
Abandonner ces lieux, et vanter sa puissance,
Mais qu'il craigne l'effet de mon juste courroux,
Et qu'il n'irrite pas un amoureux jaloux.
Le voilà qui sourit, puis change de visage,
Hé bien qu'avez-vous fait ? Avancez-vous l'ouvrage ? 1320

SCÈNE II

Cléonte, Célidan.

CLÉONTE

Je fais tous mes efforts, mais je travaille en vain,
Elle demeure ferme en son premier dessein,

Je blâme son humeur, j'excite sa colère,
Et par tous ces moyens, je ne lui puis déplaire,
Je vous plains de servir cette ingrate beauté,
Pour moi sont les faveurs, et pour vous la fierté.

1325

CÉLIDAN

Je ne puis plus aussi différer le supplice
Que mon juste courroux doit à ton artifice,
Par ton invention mes vœux sont méprisés,
Traître, tu plains mes maux, et tu les as causés ?

1330

(Montrant la lettre.)

CLÉONTE

Ne vous hâtez pas tant, vous entrez en furie,
Ce que je vous ai dit, n'est qu'une raillerie,
Vous êtes plus heureux que vous ne pensez pas,
Pour me remercier, mettez les armes bas,
C'est tenir trop longtemps votre esprit en balance.
Je connais votre amour, j'en sais la violence,
Et veux que vous deviez à ma compassion
Le fruit que vous aurez de votre affection.
Voyez ce qu'en deux mots m'ordonne cette Belle,
Et recevez de moi ce que j'ai reçu d'elle.
Allez la voir ce soir, montrez-lui cet écrit,
Dites qu'un prompt effet a changé mon esprit,
Qu'elle a tort de me croire, et de ne rien promettre.
Que moi-même en vos mains j'ai remis cette lettre.
Jurez-lui que je ris de ses vœux superflus,
Je confesserai tout, quand vous en direz plus.
Jugez après cela si Cléonte vous aime,
Et si je vous sers mieux que je ne fais moi-même.

1335

1340

1345

(Il lit tout bas, ayant lu il dit.)

CÉLIDAN

Que je lise ces mots.

L'infidèle beauté

1350

Sans doute je vous dois le bien de la clarté,

Et je suis tout confus d'avoir eu la pensée

Que ma fidèle amour fût par vous traversée ;

Je ne saurais payer un si rare plaisir.

CLÉONTE

Allez, il en faudra parler plus à loisir,

1355

Il faut que Philidas après un long martyre

Arrive par mes soins à l'hymen qu'il désire ;

J'ai fait à cet Amant espérer du repos,

Il le mérite bien. Mais il vient à propos.

SCÈNE III

Philidas, Cléonte.

PHILIDAS

Enfin sans m'abuser d'inutiles paroles,

1360

Flattez-vous pas mon mal d'espérances frivoles ?

Amarillis veut-elle approuver mes douleurs ?

Et prendre enfin pitié de voir couler mes pleurs ?

CLÉONTE

Vous pouvez espérer puisque tout vous succède,

Et qu'on a pour vos maux préparé du remède,

1365

J'ai disposé son coeur à n'estimer que vous.
Vous causez maintenant ses pensers les plus doux,
Et vous verrez ce soir l'effet de ma promesse,
Si l'Amour vous permet assez de hardiesse.

PHILIDAS

Pour servir cette belle il n'est point de danger
Où mon affection ne me fit engager ;
Et les chastes ardeurs dont j'ai l'âme enflammée,
Disposeraient ce bras à combattre une armée.

1370

CLÉONTE

La voyant au milieu des lions, et des ours,
Pourriez-vous l'en tirer, et conserver ses jours ?

1375

PHILIDAS

J'emploierais mes efforts, et je vaincrais leur rage,
Si la force et l'adresse égalaient mon courage.

CLÉONTE

Et si vous la voyez dans un brasier ardent ?

PHILIDAS

Je m'irais exposer à cet autre accident.

CLÉONTE

Il est besoin de plus.

1380

PHILIDAS

De rien que je ne fisse.
Pour elle je voudrais franchir un précipice.
Mais ne me celez rien, et m'ôtez de souci.

(Lui donnant le bracelet.)

CLÉONTE

Amarillis ce soir vous attend seule ici,
Cette rare beauté chérit votre servage,
Et le soin que j'ai pris vous procure ce gage.
Amenez seulement à l'assignation
L'amour, la retenue, et la discrétion.

1385

PHILIDAS

Ô Dieux que dites-vous ?

(Il s'en va.)

CLÉONTE

Que je tiens ma promesse,
Servez fidèlement cette belle Maîtresse.
Adieu, vivez content, et gardez ces cheveux.

1390

PHILIDAS

Si mon bonheur n'est faux, que je vous dois de vœux !
Avoir tant obtenu de cette âme de roche ;
Mais déjà la soirée, et mon repos approche,
Attendant le bonheur de recevoir ses Lois
Allons rêver une heure au profond de ce bois.

1395

SCÈNE IV

AMARILLIS *(seule)*

Le Ciel laisse à nos yeux paraître ses étoiles,
Et la Nuit sur la Terre a déployé ses voiles ;
Il est déjà bien tard, et mon fidèle Amant 1400
Pour marquer son amour viendra dans un moment.
Dans ce miroir flottant, dedans cette fontaine,
Je verrai son image à côté de la mienne.
Là nos yeux, à nos yeux des traits se lanceront,
Mes timides regards sans peur s'expliqueront, 1405
Je pourrai sans parler lui dire que je l'aime,
Ces eaux m'exempteront de lui dire moi-même,
Cette onde lui peignant l'excès de mon ardeur,
Ne fera point de tort à ma chaste pudeur.

SCÈNE V

Les trois Satyres, Amarillis.

PREMIER SATYRE

Après tant de travaux il faut faire curée ; 1410
Courage, Ami, voici notre poule égarée.

AMARILLIS

Infâmes laissez-moi ?

DEUXIÈME SATYRE

Nous ne vous laissons pas.

PREMIER SATYRE

Vous aurez beau crier, vous passerez le pas.

AMARILLIS

Au secours mes Amis ? on m'enlève ? on m'emporte ?

1415

TROISIÈME SATYRE

Allons il faut venir.

AMARILLIS

Ah bons Dieux ! je suis morte.

PREMIER SATYRE

Ah vous n'en mourrez pas, suivez-nous promptement.

SCÈNE VI

Philidas, Les Satyres, Amarillis.

PHILIDAS

Bouquins je suis à vous ? Attendez seulement ?
Vous mourrez de ma main, ou vous lâcherez prise.

1420

DEUXIÈME SATYRE

Diable de ce grand coup j'ai la hanche démise.

PHILIDAS

Quoi ? vous me résistez ?

PREMIER SATYRE

Peste qu'il frappe fort.

TROISIÈME SATYRE

Il se faut retirer.

PREMIER SATYRE

Ha bons Dieux je suis mort ?

1425

PHILIDAS

Sans moi, belle bergère, ils vous auraient ravie.

AMARILLIS

J'avoue, ô Philidas, que je vous dois la vie.
Mais quel si grand bonheur guidant ici vos pas
M'a prêté ce secours que je n'attendais pas ?

PHILIDAS

C'est l'effet seulement de mon obéissance,
Et vous ne m'en devez aucune reconnaissance.
Mais que suggérez-vous de mon affection
M'étant trouvé si tard à l'assignation ?

1430

AMARILLIS

Quelle assignation ?

PHILIDAS

Vous semblez étonnée

1435

À l'assignation que vous m'avez donnée.

AMARILLIS

Mais je vous ai donné quelque assignation ?

PHILIDAS

Et d'où vous peut venir cette confusion ?

AMARILLIS

Quoi je vous attendais ?

PHILIDAS

La chose est très certaine.

1440

AMARILLIS

En quel endroit encor ?

PHILIDAS

Au bord de la fontaine.

Soyez un peu sensible aux rigueurs de mon sort,

Vous connaissez Cléonte, il m'a fait ce rapport.

AMARILLIS

Et que vous a-t-il dit ?

1445

PHILIDAS

Qu'à la fin mon martyr

Vous avait disposée à l'Hymen où j'aspire.

AMARILLIS

Vous croyez, Philidas, un peu légèrement,
Je ne l'ai point chargé de ce commandement,
L'amour ne permet pas à votre rêverie
De discerner le vrai, d'avec la raillerie,
Cléonte vous gaussait.

1450

PHILIDAS

Ces cheveux toutefois
Me doivent confirmer le rapport de sa voix,
Il a reçu pour moi ce favorable gage
Par qui vous témoignez de chérir mon servage.

1455

AMARILLIS

Donnez que je le vois.

PHILIDAS

Il vient de vous.

AMARILLIS

Ô Dieux !
Dois-je avouer ici mon oreille, et mes yeux ?

1460

PHILIDAS

D'où naissent vos soupirs et votre inquiétude ?

AMARILLIS

Est-il un crime égal à ton ingratitude ?
Traître ? Lâche Tyran de mes affections,

Tu reconnais ainsi mes chastes passions ?
 Barbare ? Indigne du séjour où nous sommes ?
 Peste de l'Univers ? le plus méchant des hommes !

1465

PHILIDAS

Ô Dieux ! qui rend ainsi votre esprit furieux ?
 Pourquoi me donnez-vous ces noms injurieux ?

AMARILLIS

Je ne vous parle pas, j'adresse ces injures
 Au pire des mortels, au plus grand des parjures ;
 Qui méritait le moins l'honneur de mon amour,
 Et le plus beau pourtant qui respire le jour.

1470

SCÈNE VII

Cléonte, Tyrène, Amarillis. Philidas.

CLÉONTE

Tu n'en peux plus douter, entends d'ici sa plainte,
 Et loue avecque moi cette agréable feinte.

AMARILLIS

Quelle rage est pareille à mon ressentiment ?
 Et qui me vengera de ce perfide Amant ?
 Si vous servez, Berger, mon amour outragée,
 Et si par votre bras je puis être vengée,
 Vous ne pousserez plus d'inutiles soupirs,
 Mon inclination se range à vos désirs ;
 Un hymen bienheureux terminera vos plaintes,
 Si comme ses ardeurs les vôtres ne sont feintes,

1475

1480

Percer ce lâche sein que je n'ai su blesser ?

CLÉONTE *(venant à elle)*

Il m'obligerait fort s'il s'en pouvait passer.

AMARILLIS

Quoi tu parais encor, détestable parjure ?
Et tu n'espères pas qu'on venge mon injure ?

1485

CLÉONTE

Vous m'accusez, à tort, adorable beauté,
Tyrène répondra de ma fidélité,
Il est l'unique objet de l'ardeur qui m'enflamme,
Il possède tout seul mon coeur, et mon âme.
Nos destins sont unis par un même lien,
Et si quelqu'un m'attaque, il défendra son bien.

1490

AMARILLIS

A-t-il perdu le sens ?

CLÉONTE

Oui, car j'aime un volage,
Qui trahissait pour vous une fois qui l'engage,
Mais il ressent enfin sa première amitié.

1495

AMARILLIS

Dieux qu'il est insensé ? Croit-il être Bergère ?

CLÉONTE

Jugez-le par ce sein.

AMARILLIS

Ô merveilleux mystère !
Qu'une agréable feinte a nos yeux abusés !
J'excuse maintenant si vous me méprisez.

1500

PHILIDAS

Ô Dieux qui l'eût pensé !

CLÉONTE

Pour bannir ma tristesse,
J'ai voulu dans ces lieux éprouver mon adresse,
Et Tyrène doutait sachant votre rigueur,
Que j'eusse assez d'attraits pour toucher votre coeur.
Par divertissement j'entrepris cette feinte,
Avouez, sans rougir, que vous étiez atteinte.
Mais quels sont vos désirs, je ne puis rien pour vous,
Philidas vous promet des passe-temps plus doux,
Et par le doux lien d'une ardeur mutuelle
Vous devez reconnaître un Amant si fidèle.

1505

1510

AMARILLIS

Je reçois, Philidas, votre coeur de sa main,
Vous n'accuserez plus ni rigueur, ni dédain,
Me voilà disposée à vous rendre justice,
Et vous devez ce bien à ce doux artifice.
Adieu, retirons-nous, et vivons tous contents.

1515

CLÉONTE

Il faut encor jouir d'un autre passe-temps.
Aimable Amarillis, si j'ai su vous surprendre
De mes ruses Daphné n'a pas su se défendre,
Il faut l'aller chercher.

1520

SCÈNE VIII

DAPHNÉ *(seule)*

Ma soeur est endormie,
Et je puis maintenant tromper cette ennemie,
Cléonte en cet instant se viendra rendre ici,
Afin de me conter son amoureux souci.
J'entends du bruit, c'est lui.

1525

SCÈNE IX

Célidan, Daphné.

CÉLIDAN

J'aperçois cette belle.

DAPHNÉ

Cher Cléonte, est-ce vous ?

CÉLIDAN

Et vous m'êtes fidèle,
Je plais seul à vos yeux, vous m'aimez constamment ?
Et ma jalouse humeur n'a point de fondement ?

1530

DAPHNÉ

Ô dieux c'est Célidan !

CÉLIDAN

Cléonte vient, méchante,
Afin de vous conter son amour violente,
Et pour vous divertir j'ai devancé ses pas,
Vous le verrez bientôt, ne vous ennuyez pas.

1535

DAPHNÉ

Que dit cet insensé ?

CÉLIDAN

Faut-il que je le die,
Le Ciel, âme sans foi, punit ta perfidie,
Cléonte s'est moqué, ce vainqueur glorieux
Te fait servir de fable aux Amants de ces lieux,
Il rit de tes faveurs, méprise tes caresses,
Et ne te daigne mettre au rang de ses Maîtresses ?
Le superbe qu'il est ne considère pas
Entre tant de beautés de si faibles appas,
Il te plaint en son coeur quand tu crois qu'il t'adore,
Vois cette Lettre.

1540

1545

DAPHNÉ

Ô Dieux !

CÉLIDAN

Et tu m'aimes encore ?
Je me plaignais à tort, la constante beauté !

1550

Ô miracle d'amour et de fidélité !

DAPHNÉ

Il t'a donné la Lettre ?

CÉLIDAN

Oui, c'est lui-même, et je jure,
L'éclat de tes beaux yeux qui m'ont fait cette injure,
Et pensant obliger ma chaste affection
Il m'envoie à sa place à l'assignation.
Fais état maintenant du beau noeud qui t'arrête ;
Vois s'il t'est glorieux de vanter ta conquête,
Je l'aperçois qui vient.

1555

SCÈNE DERNIÈRE

Daphné, Cléonte, Célidan, Tyrène, Philidas, Amarillis, Lisimène, Climante.

DAPHNÉ

Que j'arrache son coeur,
Et que je foule aux pieds ce superbe vainqueur.

1560

CLÉONTE

Qu'est-ce ? que voulez-vous ?

DAPHNÉ

Ce que je veux, infâme ?
Laissez, donnez ce fer, ou m'en arrachez l'âme,
Mon affront vous plaît-il, et me déniez-vous
Le moyen d'alléger un si juste courroux ?

1565

CLÉONTE

Quoi vous ? est-ce un affront que mon indifférence ?
Qu'est-ce qu'un inconnu doit à votre espérance ?
Dois-je aimer à la fois mille jeunes beautés
Dont mes yeux sans dessein forcent les libertés ?
Espérez-vous l'effet de mes vaines promesses ?
Voulez-vous qu'un seul homme épouse cent Maîtresses ?

1570

TYRÈNE

Dieux ! qu'elle sait bien feindre !

AMARILLIS

Ah ma soeur ! c'est assez,
Avoir de vains discours vos désirs traversés,
Cléonte vous adore, et quoi qu'il dissimule,
L'effet vous prouvera le beau feu qui le brûle ;
L'honneur de vos baisers est son bien le plus doux,
Et cette même nuit il couche avec vous.

1575

DAPHNÉ

Ce qui vous serait bon, ne l'offrez point à d'autres,
Et ne préférez point mes intérêts aux vôtres.

1580

AMARILLIS

Quoi vos feux sont éteints ? et vos fers sont usés ?
Je l'accepterai donc si vous le refusez ;
Ça prenons cent baisers sur cette belle bouche,
Je suis à vous, Cléonte, et vous offre ma couche.

1585

DAPHNÉ

Elle a perdu l'esprit ! Dieux qu'est-ce que j'entends ?

AMARILLIS

Je parle tout de bon.

TYRÈNE

Ô le doux passe-temps !

CLÉONTE

Madame, j'aime aussi cette rare merveille,
Et pour vos deux beautés mon ardeur est pareille,
Vous devez toutes deux accorder à mes maux
De pareilles faveurs, et des plaisirs égaux.

1590

DAPHNÉ

Que dit cet insensé ?

LISIMÈNE

Dites cette insensée,
Reconnaissez l'erreur dont votre âme est blessée,
Ce cavalier est fille, et ce soir même
Pourrait avecque vous coucher innocemment.

1595

DAPHNÉ

Ô Dieux ! Je doute ici si je vois la lumière ?

AMARILLIS

Il se faut consoler, j'ai failli la première,
Pour le même que vous nous l'avons estimé,
Certes un tel Amant pouvait bien être aimé ;
Une faute si belle est toujours pardonnable.

1600

DAPHNÉ

Je suis toute confuse ! Ô l'erreur agréable !
Excuse, Célidan, mon infidélité,
Ou bien de cette offense accuse sa beauté.

1605

CÉLIDAN

Je rentre en ma prison sans en avoir de honte.

TYRÈNE

Pour moi tous mes desseins retournent à Cléonte,
Je ne troublerai plus votre contentement ;
Je ne passerai plus pour importun Amant ;
Mon coeur a pour Bélise une ardeur sans pareille,
Me pardonnez-vous pas, adorable merveille ?
Nos parents là-dessus nous donnerons conseil.

1610

LISIMÈNE

Et bien espériez-vous un changement pareil ?

PHILIDAS

Je vanterai partout votre feinte agréable.

CÉLIDAN

Lignon n'en a point vu qui lui soit comparable.

1615

TYRÈNE

Puisque ce doux effet nous comble de plaisirs,
Et que notre bonheur égale nos désirs.
Afin de couronner tant d'amoureux mystères,
Il faut heureux bergers, il faut belles bergères,
Sur les autels d'hymen demain au point du jour,
De cet événement rendre grâce à l'amour.

1620